



La plénitude du fragment : la forme de la note dans Hier en chemin de Peter Handke

Françoise Daviet-Taylor

► To cite this version:

Françoise Daviet-Taylor. La plénitude du fragment : la forme de la note dans Hier en chemin de Peter Handke. Fragments, 38, Presses universitaires de Rennes, pp.123-144, 2016, Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire, 978-2-7535-5249-4. hal-01438672

HAL Id: hal-01438672

<https://hal.science/hal-01438672>

Submitted on 14 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PLÉNITUDE DU FRAGMENT : LA FORME DE LA NOTE DANS *HIER EN CHEMIN* DE PETER HANDKE

Françoise DAVIET-TAYLOR

Vivre par fragments
– pour pouvoir écrire-imaginer dans la totalité*

L'écriture fragmentaire dont témoignent les carnets et leurs notes¹, Peter Handke la découvre en écrivant *Le poids du monde*, œuvre qui est le « résultat d'une possibilité jusque-là inconnue de [lui²] ». C'est ainsi aux Carnets d'*Hier en chemin*, *Carnets, novembre 1987-juillet 1990*, cette dernière œuvre de la période « d'écriture immédiate » de l'auteur, puisqu'ils « marqu[ent] aussi le passage [...] à une prise de notes après coup, légèrement différée... » – l'auteur se trouvant « presque toujours en chemin³ » –, que nous accordons ici notre attention. Cette forme d'écriture, chaque fois fragmentaire puisque chaque fois en prise avec les fragments du temps et de l'espace de l'ici-maintenant, y touche paradoxalement à la complétude et à la plénitude. Tournant résolument le dos au négatif de la privation souvent associée au fragment, l'écriture

* *Hier en chemin. Carnets, novembre 1987-juillet 1990*, traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay, Paris, Verdier, 2011, p. 99 (HC désormais) / „Fragmentarisch leben – um nicht fragmentarisch phantasieren schreiben zu können“, *Gestern unterwegs. Aufzeichnungen November 1987 bis Juli 1990*, Salzburg-Vienne, Jung und Jung, 2005, Berlin, Suhrkamp Taschenbuch, 2007², p. 122 (GU ci-après). C'est à ces éditions de poche que nous renvoyons dans les citations. Signalons que les citations de l'original (allemand) respectent les normes typographiques allemandes.

¹ L'allemand désigne du nom de « *Aufzeichnung* » la note d'un carnet et le pluriel renvoie aux Carnets du français, dont la fonction est, comme nous le dit le dictionnaire Wahrig, la fixation de quelque chose par l'écrit, l'image ou le son („das Festhalten von etw. durch Schrift, Bild oder Ton“).

² »das Resultat einer mir bis dahin unbekannten Möglichkeit«. *Le poids du monde*, trad. de l'allemand (Autriche) par G.-A. Goldschmidt, Paris, Gallimard, 1980 – *Das Gewicht der Welt, Ein Journal (November 1975-März 1977)*, Salzburg-Wien, Residenz Verlag, 1977. Suivront *Die Geschichte des Bleistifts*, Salzburg-Wien, Residenz Verlag, 1982 (*L'histoire du crayon. Carnets*, trad. G.-A. Goldschmidt, Paris, Gallimard, 1987) ; *Phantasien der Wiederholung*, Berlin, Suhrkamp, 1982 (*Images du recommencement*, trad. par G.-A. Goldschmidt, Paris, C. Bourgois, 1987) ; *Am Felsfenster morgens (und andere Ortszeiten 1982-1987)*, Salzburg, Wien, Residenz Verlag, 1998. DTV, 2008² (*À ma fenêtre le matin. Carnets du rocher 1982-1987*, Paris, Verdier, 2006).

³ HC, p. 7, GU, p. 5.

fragmentaire s'impose ici en majesté.

Dans *Hier en Chemin*, les notes sont toutes écrites depuis la position délibérément « décentrée⁴ » qu'a choisie le poète : « au centre est *le monde et non plus moi*, ou sa variante, *le monde et moi aussi* ». Les mots devront alors être justes de façon à ce qu'ils rendent justice à ce qui s'offre du monde dans le ici-maintenant, manifestations auxquelles le poète se doit d'être attentif afin de pouvoir les consigner. Aura alors lieu, paradoxalement et concomitamment pour son être propre et son être-là, l'apothéose de l'accès à la plénitude : « Un homme parfait serait (serait) celui dont le désir de plénitude est assouvi sitôt que, ici et maintenant, il en intègre un fragment⁵. » La forme d'écriture témoignera de cette plénitude par la sienne propre.

L'homme parfait (un modèle pour l'écrivain) ne devra cependant pas chercher la complétude au-delà de l'« humble » manifestation :

Si je veux vivre complètement ce qui par fragments était déjà l'événement (tout entier) – au lieu de « par fragments » dis peut-être aussi « simple ébauche », ou « pas de ballet » –, je perds alors l'événement, et le besoin maladif de complétude mène en même temps à la mélancolie et à la plus douloureuse des froideurs⁶.

C'est pour suivre cette mise en garde que Handke s'impose de rester dans le fragment, ce peu de forme, au plus près de l'événement et de sa concrétude, afin qu'aucune surcharge (la sienne propre, celle du poète) n'intervienne : « dorénavant plus que l'air et le soleil entre mes doigts qui écrivent⁷ ». L'événement doit se manifester dans l'écriture « sans tintement particulier⁸ », et la grâce des apparitions offertes se

⁴ Les notes sont écrites bien plus sur « le » « quelque chose du monde » et ses « événements » que sur le moi de l'écrivain – « Sur moi "personnellement" je n'ai encore jamais pu dire quoi que ce soit », HC, p. 101 / „über mich "persönlich" habe ich noch nie etwas sagen können“, GU, p. 124.

⁵ HC, p. 121 / „Ein vollkommener Mensch wäre (wäre), dessen Sehnsucht nach Vollkommenheit gestillt würde, sowie er des jeweiligen Fragments davon, hier und jetzt, innewird“, GU, p. 150.

⁶ HC, p. 410 / „Wenn ich vollständig erleben will, was fragmentarisch ja schon das (ganze) Erlebnis bedeutet hat – für »fragmentarisch« sag vielleicht auch »im Ansatz«, oder »als Ballettschritt« –, so verliere ich das Erleben, und der Vollständigkeitswahn führt dann zugleich zur Schwermut und zur schmerzhaftesten der Leblosigkeiten“, GU, p. 522.

⁷ HC, p. 296 / „[...] ab jetzt Luft und Sonne zwischen die Schreibfinger“, GU, p. 375.

⁸ « Est artiste celui dont l'ouvrage fait entendre le souffle du monde – harpes de phrases pour le souffle du monde, sans tintement particulier », HC, p. 102 / „Der ist der Künstler, durch dessen Gemachtes die Weltluft weht – Satzhar(p)fen für die Weltluft, ohne besonderes Klingen“, GU, p. 126.

manifeste dans la note et sa forme fragmentaire : « Forme, lumière d'homme⁹ ». Dit autrement, la « forme » surgit, a lieu dans le monde avant de se couler (presque d'elle-même) dans l'écriture : « Qu'est-ce que la "forme" ? La forme, c'est par exemple de la fumée derrière les arbres, ce sont par exemple des arbres que le vent remue derrière des arbres où le vent ne souffle pas (24 févr. 1988¹⁰). »

C'est l'espace par lui-même qui offre le lieu des possibles, des apparitions, des événements, des formes qui sont par elles-mêmes « une sorte de poème », formes que le poète accueille et restitue grâce à ses formes de langue : « Une sorte de poème : L'appel d'une jeune-fille qui en poursuit une autre près d'une station d'autobus vers le soir : « Alicia ! » (Lugo, pluie¹¹). » La forme témoigne de la gratitude du prosateur-poète envers l'événement heureux qu'il perçoit : « Les enfants comme poètes : ils sont là, tendent la main sous la pluie, et c'est leur poème¹². »

1. Formes poétiques de langue, l'écriture des notes

Pour que les notes – ce « résultat » qu'est leur écriture – adviennent, il faut que de l'espace soit ouvert et que de la place soit faite aux mots. Et pour que de l'espace puisse s'ouvrir, il faut de la quiétude : les conditions de création des notes de *Hier en chemin* veulent que s'installe la quiétude : « Qu'est-ce que l'espace ? – de la place autour¹³... »

1.1. Les conditions de la création poétique : Quiétude

⁹ HC, p. 61 / „Form, Menschenlicht“, GU, p. 74. Il se manifeste dans ces « apparitions » quelque chose de divin : « Parfois, dans ces grands moments où les formes et les couleurs – les verts aux teintes si changeantes, surtout – viennent à ma rencontre et brillent pour moi, je pense : “Il y a un Dieu !” – et m'en effarouche tout aussitôt comme d'un blasphème », HC, p. 351 / „Manchmal, in den großen Augenblicken, da die Formen und die Farben, vor allem die vielfältigen Grüns, mir entgegenkommen, -leuchten, denke ich: »Es gibt einen Gott!« – und schrecke zugleich zurück wie bei einer Gotteslästerung“, GU, p. 446.

¹⁰ HC, p. 82 / „Was ist »Gestalt«? Gestalt, das ist zum Beispiel Rauch hinter Bäumen, das sind zum Beispiel Bäume, von Wind bewegt, hinter Bäumen, die windstill sind (24. Febr. 1988)“, GU, p. 101.

¹¹ HC, p. 125 / „Eine Art Gedicht: Der Ruf eines Mädchens, hinter einem anderen her, an einer abendlichen Busstation: »¡Alicia!« (Lugo, Regen)“, GU, p. 156.

¹² HC, p. 24 / „Die Kinder als Dichter: sie stehen da, halten die Hand in den Regen, und das ist ihr Gedicht“, GU, p. 26.

¹³ HC, p. 217 / „Was ist Raum? – Platz um...“, GU, p. 273.

La quiétude, celle du monde qui enveloppe le marcheur-poète et l'accueille, ouvrant la place (l'espace) et le temps pour l'écriture, doit elle aussi convenir à leur dimension, à leur immensité, en s'exhaussant, ce qu'elle réalise quand elle se manifeste dans les églises romanes¹⁴. Quand, favorable, la quiétude s'installe et que des apparitions adviennent, l'écriture peut commencer. Elle commence « avec » une apparition, un événement, une « révélation » ; le petit mot « et » signale cette étincelle de la création formelle du poème, comme ici, associée à la sortie d'enfants au soleil : « “Et” : Les enfants sortent au soleil, et cela commence à s'écrire (et cela commence à s'écrire en moi) (24 avril, Vienne, Rudolfsplatz¹⁵). »

Il suffit de « presque rien » pour que, en présence de la quiétude, se produise quelque chose de poétique, qu'un souffle spirituel ou religieux se manifeste (la dimension spirituelle et religieuse souffle sur tout le texte de *Hier en chemin*, les mots « apparition », « souffle », « lumière », « ange », entre autres, en attestent), répondant à l'attente de l'ami-poète¹⁶ ; et qu'un « ça », que « Ça » (une partie du monde déictiquement et référentiellement déterminée) commence à parler, à parler au poète :

Parfois, dans l'enthousiasme, l'excitation, *je suis, je reste* celui qui au plus intérieur raconte à quelqu'un, *te* raconte ; mais dans la quiétude de cette fatigue dont je parle, par-delà l'enthousiasme, c'est un ÇA qui raconte, et à qui ? à moi-

¹⁴ HC, p. 132. La quiétude supra-personnelle de l'art roman (die überpersönliche Ruhe der Romanik, GU, p. 164) convient à Handke qui cherche dans son dessein d'écriture et de vie à dépasser la personne, la « dépossession de soi » : « J'ai atteint le plus haut degré de dépossession de soi à cet instant où après avoir longtemps gravi le flanc rocheux d'une colline, je n'ai pensé que ceci : “Je suis là” (– sans point d'exclamation) », HC, p. 86 / „Den höchsten Grad von Selbstlosigkeit habe ich erreicht mit jenem Augenblick nach langem Anstieg auf einen Felsenhügel und nichts als dem Gedanken: »Ich bin da« (– ohne Rufzeichen)“, GU, p. 106. Pour « s'exhausser au-dessus de lui-même » : « Rien comme les yeux et les oreilles pour m'exhausser au-dessus de moi-même (et le rêve, et le souvenir, et...) », HC, p. 87 / „Nichts als die Augen und die Ohren, was mich über mich hinausheben kann (und der Traum, und die Erinnerung, und...)“, GU, p. 107.

¹⁵ HC, p. 314 / „»Und«: Die Kinder treten vor das Haus in die Sonne, und es fängt an, zu schreiben (und es fängt in mir an, zu schreiben)“, GU, p. 398. Les enfants et le soleil sont deux figures lumineuses pour Handke.

¹⁶ Les poètes sont des amis : « ... et volontiers elle [la nature] répondait aux questions de qui l'aimait (Novalis, *Les Disciples à Sais*), HC, p. 56 / „...und antwortete (die Natur) dem freundlichen Frager gern (Novalis, *Die Lehrlinge zu Sais*)“, GU, p. 68.

même ; *ça se raconte à moi*¹⁷.

Mais la Quiétude, comment se manifeste-t-elle pour le poète ? : « Quiétude ? Laisser venir le souffle de l'air, dans le cou, sur les tempes ; éclore pleinement dans ce souffle de l'air – nul besoin du moindre souffle pour que passe l'air¹⁸. » Dans la quiétude, le poète, l'artiste aussitôt sent (ressent) intérieurement l'advenue d'une éclosion survenant toute entière dans la simple présence de l'air, qu'il y ait un souffle ou non. Quiétude (presqu'un nom propre) est convoquée pour elle-même par la langue sur le mode interrogatif, sans article – qui ouvrirait un espace grammatical (avec ses lois de détermination) –, sans guillemets non plus, avec pour toute identification¹⁹ le genre, un féminin. Le point d'interrogation accolé au nom suspend l'évidence du sens, ouvre une question à laquelle répond « la forme », faite de deux infinitifs substantivés plus dynamiques²⁰ (que Quiétude), qui soutiennent l'idée de « phénomène », de « processualité » – le fait de passer, d'être en train de passer²¹.

Entrons dans la forme *écrite* : « Quiétude ? Laisser venir le souffle de l'air, dans le cou, sur les tempes ; éclore pleinement dans ce souffle de l'air – l'air passe aussi sans le moindre souffle. » La ponctuation – la virgule, les tirets, l'absence de point final (c'est le cas dans toutes les notes, toujours laissées « ouvertes ») – ainsi que les silences jouent leur partition syntaxique et graphique. Cet exemple particulier illustre bien le rôle fondamental de la ponctuation et de ses signes. Dans la réponse, la virgule permet l'ajout d'un second élément plus complexe, un groupe

¹⁷ Les italiques sont toutes de l'auteur. HC, p. 299 / „Manchmal, in der Begeisterung, Aufregung, bin, bleibe *ich es*, der im Innern jemandem, *dir*, erzählt; in der Ruhe jener Müdigkeit aber, jenseits der Begeisterung erzählt ES, und wem? Mir selbst; *es erzählt sich mir*“, GU, p. 379. L'enthousiasme est ce « délire sacré qui saisit l'interprète de la divinité ; transport, exaltation du poète sous l'effet de l'inspiration », in *Tlfi*, <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3509510430>.

¹⁸ Notre traduction, avec quelques variantes ; voici celle de O. Le Lay : « Quiétude ? accueillir le passage de l'air, dans le cou, aux tempes ; dans le passage de l'air – il passe même par vent nul – se déclare tout à fait », HC, p. 102 / „Ruhe? das Zulassen der ziehenden Luft, am Hals, an den Schläfen, das ganz im Ziehen der Luft – auch bei Windstille zieht sie – Aufgehen“, GU, p. 126. Pour Handke, laisser advenir est une règle cardinale, de vie et d'écriture : « “Quelle est ta force ?” – “Laisser venir” », HC, p. 409 / „Was ist deine Kraft?“ – „Kommen lassen.“, GU, p. 520.

¹⁹ « Ruhe » est un déverbatif féminin en –e (v. « ruhen », « se reposer », « prendre du repos »).

²⁰ Formes nominales qui gardent toute la temporalité propre aux infinitifs dont elles proviennent.

²¹ Là où le français « passage » est autant un inaccompli qu'un accompli, les infinitifs substantivés de l'allemand (das Zulassen, das Aufgehen, im Ziehen) sont des aspects inaccomplis exclusivement.

nominal (éclore, das Aufgehen) entrecoupé en allemand d'une incise entre deux tirets (– auch bei Windstille zieht sie – l'air passe aussi sans le moindre souffle), c'est-à-dire entrecoupé d'une assertion (proposition complète) qui affranchit l'avènement (l'éclore) de toute condition particulière. L'éclore advient, qu'il y ait ou non du vent. Les tirets assignent à l'incise son rang : elle n'est là qu'en complément, le commentaire « personnel » n'a pas la première place.

Au premier rang n'apparaît nul verbe qui asserterait (comme dans une proposition complète) un prédicat sur un thème proprement nommé²². À nous donc de combler instantanément les vides en pensée : « Quiétude ? : (*elle advient quand a lieu*) le passage du vent (*sur moi, que je sens*) dans le cou, sur les tempes, éclore pleinement dans le souffle de l'air – l'air passe aussi sans le moindre souffle ». Mais cette opération (fût-elle immédiate) pour accéder au sens est-elle nécessaire ? Non, car la fulgurance réalisée par cette forme austère (ascétique) de la note est la forme même, poétique, du sens. C'est ainsi qu'*entre* le sens : « L'entrée du sens comme l'apparition d'une forme, ou l'inverse²³ ? » Tout l'art du poète réside là : est en effet artiste « celui dont l'ouvrage fait entendre le souffle du monde – harpes de phrases pour le souffle du monde, sans tintement particulier²⁴ ». Handke est dans la tradition d'Orphée, de Hölderlin, de Novalis.

La question de la « coordination » et du sens – qu'elle soit marquée par la seule virgule (parataxique) ou exprimée par une conjonction (« et » ou « mais ») – est également centrale dans l'écriture de ces notes. Les jeux de pensée et de grammaire que ces liens de jonction établissent sont au seul service de l'exactitude (de la forme et du vrai). Ainsi par exemple : « Quiétude sensible – ce serait ça ; quiétude, mais sensible²⁵. » La qualité de « sensible » est consubstantielle à la « quiétude », pour le poète-prosateur Handke, et une quiétude que les sens ne pourraient ressentir, partager, n'en est pas (tout à fait, exactement, complètement)

²² C'est ce qui se produit dans toute proposition où un rhème (le *rhema* de Platon, l'idée verbale) est prédiqué sur un thème (l'*onoma* platonicien).

²³ HC, p. 402 / „Das Einsetzen des Sinns als das Erscheinen einer Form, oder umgekehrt?“, GU, p. 511.

²⁴ HC, p. 102 / „Der ist der Künstler, durch dessen Gemachtes die Weltluft weht – Satzhar(p)fen für die Weltluft, ohne besonderes Klingen“, GU, p. 126.

²⁵ Notre traduction ; celle de O. Le Lay, HC, p. 113 : « Quiétude sensible – voilà ; quiétude, mais sensible » / „Empfindliche Ruhe – das wäre es; Ruhe, aber empfindliche“, GU, p. 140.

une. « Quiétude » a une place privilégiée, sommitale dans le panthéon des mots de l'écriture handkienne, essentiels pour écrire et pour vivre (« Que ferais-je sans eux ? Qu'en serait-il de moi sans les mots²⁶ ? »). La quiétude (quiétude sensible, donc) trône sous la coupole, tout en haut :

La quiétude comme une, comme *la* capacité, sans qu'il soit besoin de préciser [...] ; capacité de la quiétude, la plus haute des capacités ; et la quiétude animale, à l'opposé de la quiétude psychique-spirituelle ? Non, la quiétude spirituelle était en même temps une quiétude animale²⁷.

1.2. Laisser de la place aux mots, en mesure

L'écriture (fragmentaire) peut donc commencer. L'unique principe à suivre : « Ne pas te perdre en *chicanes* quand tu écris, ne plus jamais te perdre ainsi, mais laisser simplement les mots prendre leur place, en mesure²⁸. » L'écriture doit leur offrir une entrée solennelle qui les nomment pour eux-mêmes – les voici ! –, parfois entourés de guillemets. De l'espace leur est accordé : un mot suivi d'une virgule, ou de deux points pour annoncer le mot qui est en accord avec lui : « Quiétude, cuvette du temps (nuit, Nara²⁹). » Nul verbe qui engagerait un temps particulier (par sa forme temporelle). L'ascèse encore, par la seule virgule, apportant (glissant) une autre forme, en apposition (là où les deux points auraient marqué un brusque temps d'arrêt).

Cette écriture, inscrite dans l'efficace de l'exact, n'est pas privation (ici de la forme propositionnelle), mais apporte (c'est là sa mission) ce qui convient au mot qu'elle veut éclairer. C'est souvent un verbe, comme

²⁶ HC, p. 349 / „Was täte ich ohne sie? Was wäre mit mir ohne die Worte? Auf ins Land, damit die Worte (die gelesenen) fruchtbar werden“, GU, p. 443.

²⁷ HC, 104 / „Die Ruhe als ein, als das *Imstande*-Sein, ohne besonderes Wozu... im Stand der Ruhe – im höchsten Stand [...]; und die animalische Ruhe als Gegensatz zur seelisch-geistigen Ruhe? Nein, die geistige Ruhe war zugleich eine animalische“, GU, p. 128-129. Le poète désamorce l'étrécissement qui pourrait restreindre la plénitude – « la plus haute » des capacités –, si elle était entendue au sens d'une « suprématie » de l'homme, d'une « prédominance » sur l'animal. Pour l'éclaircissement de ces notions, « homme », « animal », cf. F. Daviet-Taylor, « De l'animalité et de l'humanité : perspectives philogéniques et philosophiques », F. Le Nan, I. Trivisani-Moreau (dir.), *Bestiaires*, Mélanges en l'honneur d'Arlette Bouloumié, Angers, Presses de l'Université d'Angers, coll. « Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire », 2014, p. 41-54 ; <http://books.openedition.org/pur/21716>

²⁸ HC, p. 382 / „Nicht *tüfteln* beim Schreiben, nie mehr tüfteln, nur die Wörter ihren Platz einnehmen lassen, in der Taktfolge“, GU, p. 486.

²⁹ HC, p. 88 / „Ruhe, Zeit-Mulde (Nacht, Nara)“, GU, p. 108.

par exemple « Verbe pour le “maintenant” : il “contoure” (même la forme des autos garées dans la nuit³⁰). » Le résultat (de pensée, de perception, d’expérience) nous est délivré sous une forme aiguisée, tranchante, à l’impeccable disposition, un arrangement presque aphoristique. Aucun point final ne vient jamais clore la note, c’est le blanc de la ligne après le dernier caractère qui vient se fondre dans celui de la page et toujours « contoure » la note elle-même (qu’elle finisse ou non sur un ajout entre parenthèses donnant, par exemple, les données de lieu et de temps de l’écrit de la note).

Le petit mot « et » occupe une place d’honneur, étant une figure lexicale à part entière³¹ dans *Hier en chemin*. Il ouvre très souvent une note : « Et »... C’est en effet lui qui permet (grâce à la mémoire) de relier sans autre médiation discursive deux événements particuliers – celui que le poète accueille dans le ici-maintenant de l’écriture et celui d’une autre apparition, dans un autre temps et lieu, et dont la similitude de forme avec l’actuelle s’impose et s’écrit. C’est le « Et » d’ouverture, au sens (également) musical du terme, comme dans cette note : « “Et” : les grosses branches noires et droites des cèdres et les baguettes de plomb des vitraux (Chartres) » ; ou encore dans celle-ci : « “Et” : ne plus savoir que faire et gaieté (“Gai de ne plus savoir que faire” ; voir à “fourvoisement fécond³²”). »

* * *

Nous avons ainsi observé quelques traits de l’« écriture poétique », fragmentaire et ascétique, des notes de *Hier en chemin*. Ceux impliqués par le parti pris de l’écrivain de ne pas se perdre, de s’en tenir à observer ce que le réel offre comme apparition – ça, ce quelque chose du monde

³⁰ HC, p. 74 / „Verb für das »Jetzt«: es »umrundet« (selbst die Figuren der nächtlich geparkten Autos)“, GU, p. 90.

³¹ Le « Et » (»und«) de Handke fait écho aux figures de Virgule (Komma), de Parenthèse Ouverte (Klammerauf), de Parenthèse fermée (Klammerzu) ou encore de Majuscule (Majuskel) que Jean-Marie Zemb fait dialoguer avec leurs semblables, Bedeutung (Signification), Bezeichnung (Désignation), Phema (Phème), Rhema (Rhème) ou encore Abälardus, Klopstock ou Stifter, dans ses dialogues cognitifs (*Kognitive Klärungen. Gespräche über den deutschen Satz*, Hamburg-Harvestehude, Rolf Fechner Verlag, 1994).

³² HC, p. 62 / „»Und«: die dicken schwarzen geraden Zedernäste und die Bleileisten der Glasfenster (Chartres)“, GU, p. 75 ; HC, p. 92 / „»Und«: Nichtweiterwissen und Fröhlichkeit (»Fröhlich wußte er nicht weiter«; siehe »fruchtbares Verirren«)“, GU, p. 113.

qui appelle à être nommé³³. Ce sont souvent de simples « noms », ces mots élus et convoqués pour eux-mêmes, qu'il faut honorer en leur offrant l'« autre » qui leur convient, comme l'époux convient à l'épouse : « Tranquillité, mon épouse, et moi, ton époux tranquille (13 févr. 1988, Ostende³⁴). Tissé dans ces mots parvient l'écho biblique du chant d'amour de Salomon dans le *Cantique des Cantiques*.

À l'accueil de l'apparition répond en écho l'écriture, à la forme de celle-là répond la forme de celle-ci. L'écrivain-poète, sa note, sa langue, touchent au « divin³⁵ » quand ensemble ils donnent forme à ces éclats, à ces précipités du monde saisis sur le vif, avec la plus parfaite fidélité. Pour Handke, « fidélité [à la chose] et précision [du mot] sont une seule et même chose ; précision [du mot] est fidélité [à la chose]³⁶ ». Les perles d'écriture sont celles où l'ascèse de la langue fragmentaire reflète cette lumière du presque rien du monde qu'elle réfléchit.

2. Éprouver formellement afin d'écrire vrai

2.1. La forme juste : convenance de (celle de) l'apparition et (de celle de) la note

Nous remontons au plus près de la genèse de l'écriture (pour autant que la forme de la note – le résultat – nous en dévoile les secrets), à la note qui a pris forme, a été mise en forme grâce aux moyens linguistiques et grammaticaux de l'écrivain au travail. Celui-ci doit écrire pour que le résultat « convienne » au plus juste, que la note et sa forme s'accordent le plus parfaitement possible à l'apparition et à sa forme, la règle du poète étant que « son » propre particulier (celui de sa personne) intervienne le moins possible, presque pas, dans le processus de création qu'est l'« éprouver *formellement* » de cette convenance. Tout

³³ H. MALDINEY (*Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975) rappelle la différence entre « nommer » et « dire » : l'épos nomme (dans l'*Illiade*, il n'y a pas le verbe *legein*), le logos dit, assemble en un dit (p. 143, p. 146) ; le passage du nommer au dire est un seuil dans l'histoire de la pensée. La langue épique était de nature paratactique et non syntaxique, essentiellement nominative et déclarative (p. 147, p. 155). Ces caractéristiques conviennent à l'écriture handkienne, qui est épique – l'auteur s'en réclame explicitement.

³⁴ HC, p. 73 / „Ruhe, meine Gemahlin, und ich, dein ruhiger Gemahl! (13. Febr. 1988, Ostende)“, GU, p. 89.

³⁵ HC, p. 127 / „...d[as] Poetische, als d[ie] Schneise zum Göttlichen“, GU, p. 157.

³⁶ HC, p. 315 / „Dingtreu und wortgenau sind ein und dasselbe; Wortgenauigkeit heißt Dingtreaue“, GU, p. 399.

est question de forme, car seule la forme a autorité : « La forme est justice ; la forme à soi seule... (chemin sur les falaises, Piran) » ; c'est elle qui donne sa règle au poète (et celui-ci lui donne son plein accord, ne reconnaissant qu'elle) : « ... ne dis plus désormais que ceci, toujours : "formellement"³⁷. »

Nous avons vu plus haut que le poète doit laisser se fondre les deux formes l'une dans l'autre pour qu'à la « forme » première du monde (l'apparition) réponde la (sa) forme poétique (les-ses mots, la-sa musique, ses pauses) et que surgisse de cette forme aussi (l'écriture) une entité (totalité) digne de la forme du fragment de la réalité, du particulier éprouvé, retenu, collecté la veille souvent, l'écriture ayant fréquemment lieu le « lendemain³⁸ ».

La forme est ce qui éclaire le poète qui a appris à « voir » les moindres manifestations, par exemple les mouvements de « lumière » sur l'eau d'un lac où s'écoule un ruisseau, mouvement qui brise en surface la brillance de l'eau : « À l'endroit où le ruisseau coule dans le lac : une effulgence³⁹. » C'est là un « ça », un « ça » qui déclenche l'écriture :

Ça (« ça ») ne commence pas chez moi par les choses, mais par un mouvement : Qu'un mouvement (celui d'un rameau, d'un nuage) se transmette à moi, il inclut alors, avec le temps, toutes les choses environnantes, les mouvements *de celles-ci*, ou leur immobilité, leurs couleurs et leurs formes ; *observer* les choses – je ne sais pas le faire – ce n'est qu'au moyen, la grâce ou la faveur d'un mouvement qui m'anime ou m'effleure ou me parle (splendeurs du langage, une fois encore) qu'elles se transmettent à moi et/ou pénètrent en moi (au bord de l'étang de Villebon⁴⁰).

³⁷ HC, p. 354 / „Form ist Gerechtigkeit; Form ist schon... (Klippenweg Piran)“, GU, p. 450 ; HC, p. 398 : « Éprouver *formellement* : au lieu de “vraiment”, “bel et bien”, “à la lettre”, “réellement”, ne dis plus désormais que ceci, toujours : “formellement” » / „*Förmlich* erleben: statt »wirklich«, »tatsächlich«, »buchstäblich«, »leibhaftig« sag nur noch stetig: »förmlich«“, GU, p. 506.

³⁸ Notés sont le lieu et la date, la justesse requérant la rigueur du botaniste ou encore celle de l'archéologue collectant l'un une plante pour son herbier, l'autre un fragment, un tesson lors d'une fouille archéologique.

³⁹ HC, p. 340 (ma traduction : À l'endroit où le ruisseau s'écoule dans le lac : fissure de l'éclat) / „An der Stelle, wo der Bach in den See fließt: ein Glanzspalt“, GU, p. 432.

⁴⁰ HC, p. 62 / „Es (»es«) fängt bei mir nicht mit den Dingen an, sondern mit einer Bewegung: Geht eine Bewegung (eines Zweigs, einer Wolke) auf mich über, bezieht sie, mit der Zeit, auch die Dinge im Kreis mit ein, *deren* Bewegungen, oder deren Stillstände, deren Farben und deren Formen; *beobachten* die Dinge, das kann ich nicht – sie gehen nur mittels, anhand, an der Hand einer

L'écriture (le « travail », le « faire », das Tun⁴¹) s'en tient à retransmettre dans la lumière de la langue la lumière de la forme apparue, de l'apparition (« die Erscheinung ») : « Souvent, quand j'ai l'apparition face à moi, j'ai le sentiment alors d'avoir "tout" vu ; plus besoin d'une raison⁴². » L'apparition est accomplie dans sa forme même, et la langue de la note doit lui « correspondre » – car par la forme passe la prière du poète : « correspondre aux formes », mon mode de prière⁴³. En « témoigner », leur rendre justice, à elles et à leurs bienfaits (*Wohltat der Form*), c'est le vœu du poète, et son « regret de n'être pas un "dieu" n'est jamais que le regret de ne pas rendre justice aux apparitions, à toutes les apparitions réunies⁴⁴. » La langue touche au divin : « Rien ne touche au divin comme le langage – les possibilités du langage⁴⁵ », et la langue de la note devra exprimer sous les doigts du poète et la lame de son scalpel (pour trancher ce qui n'est pas juste⁴⁶) ces apparitions du monde qui lui sont révélées. Les apparitions sont en effet des révélations. « Que fera ta langue, poète ? Elle tranchera, droit vers l'origine ; droit vers la restauration des circonstances, situations, instants, instantanés de l'origine ("on and on over the hills...", Van Morrison⁴⁷). »

Bewegung, die mich belebt oder anweht oder anmutet (herrliche deutsche Sprache immer wieder) auf mich über und/oder in mich ein (am Étang de Villebon)“, GU, p. 75.

⁴¹ Nous citons le début de la note : „Gestern: Wieder, nach dem Tun, das Liegen weit draußen, unter den Eukalyptusbäumen, den rauschenden, rasselnden“, GU, p. 379 ; « Hier : encore, après l'écriture, couché loin dehors sous les eucalyptus, les bruisants, les cliquetants », HC, p. 299. Nous proposons cette traduction plus littérale : Hier : à nouveau, après le travail, rester loin dehors allongé sous les eucalyptus, bruisant, cliquetant.

⁴² HC, p. 316 / „Oft, wenn ich die Erscheinung vor mir habe, ist mir, ich hätte schon alles gesehen; ich möchte keinen Grund mehr wissen“, GU, p. 401.

⁴³ « – mon (et votre) mode de prière : *correspondre aux formes* », HC, p. 303 / „meine (und eure) Weise des Gebets: *den Formen entsprechen*“, GU, p. 384.

⁴⁴ HC, p. 337. Au terme de « regret » retenu dans sa traduction par O. Le Lay, je préfère celui de « privation » qui renvoie au seul « manque » que dit le terme allemand Entbehrung : « Cette privation de n'être pas un "dieu" n'est que la privation de ne pouvoir rendre justice aux apparitions, à toutes les apparitions réunies / „Die Entbehrung, kein »Gott« zu sein, ist ja nur die Entbehrung, den Erscheinungen, allen Erscheinungen *zusammen*, nicht gerecht zu werden“, GU, p. 428.

⁴⁵ HC, p. 352 / „Nichts näher dem Göttlichen als die Sprache – die Möglichkeit der Sprache“, GU, p. 447.

⁴⁶ « Faut-il donc que dans l'écriture (aussi) je retrouve l'injustice ? », HC, p. 298 / „Muß ich im Schreiben (auch) zurück zur Ungerechtigkeit finden?“, GU, p. 378.

⁴⁷ HC, p. 328 / „Was soll deine Sprache, Dichter? Tranchieren, zum Ursprünglichen hin; tranchieren zur Wiederherstellung der ursprünglichen Lagen, Verhältnisse, Augenscheine (»on and on over the hills...«, Van Morrison)“, GU, p. 417.

Une langue aiguisée de rectitude que la grammaire a ciselée : « La grammaire vraie est la pensée vraie : oracle que les peupliers du río Duero m'ont cliqueté à l'instant⁴⁸. » Ce vœu de trouver la justesse (la rectitude) dans la langue est essentiel pour Handke, l'écriture est un sacerdoce, elle est sacrée.

2.2. Voir et entendre l'apparition. La dictée de l'écriture

Le poète est à l'affût et en attente d'une apparition, désireux de « voir » et d'« entendre⁴⁹ ». Handke écrit sous la dictée de la forme, comme saint Jean (l'un de ses modèles) écrit ce que lui dicte l'Ange. Le « poète », l'Ange du jour⁵⁰, veut ne faire qu'un avec les paysages, les aires, les fleuves, les chaînes de montagnes, les horizons des plaines, ceux-ci venant l'irriguer, s'écouler dans ses veines. « Sinon à quoi bon être en chemin⁵¹ ? »

⁴⁸ HC, p. 391 / „Die richtige Grammatik ist der richtige Gedanke: Orakel, das ich gerade aus dem Rasseln der Pappeln am río Duero heraushörte“, GU, p. 497.

⁴⁹ À ces deux verbes, dans la langue aussi, Handke réserve une extrême écoute et vigilance : « Comme il est fréquent de lire dans les Évangiles, là où nous dirions “Écoute” : “Vois” », HC, p. 422 / „Wie oft, wenn wir »Hör« sagen würden, steht in den Evangelien »Sieh« (*idou*)“, GU, p. 536. Sur sa lecture des Évangiles : « Et pourtant : les Évangiles finissent toujours par me paraître étrangers et inquiétants, parce que je ne peux guère les suivre dans la vie – ainsi ils me poussent vers l'abîme –, tandis que l'art me reçoit, en une sainteté terrestre, et que je peux alors le suivre, *urbi et orbi* », HC, p. 412 („Und doch: die Evangelien werden mir immer wieder unheimlich, weil ich ihnen im Leben kaum folgen kann – sie werden mir so zum Abgrund –, während die Kunst mich auffängt, in irdischer Heiligkeit, und ich ihr folgen kann, *urbe et orbe*“, GU, p. 524). L'attente est une « catégorie pathique » (cf. Viktor von Weizsäcker, *Pathosophie*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1967, p. 18) qui laisse ouverts les possibles, laisse venir les choses (à soi).

⁵⁰ HC, p. 43 (« Le “poète”, pour H.[ölderlin] : “l'Ange du jour” / „Der »Dichter«, für H.: »des Tages Licht«“, GU, p. 51.

⁵¹ Cf. trad. de Le Lay, HC, p. 228 : « S'inoculer les paysages, les aires, les fleuves, les chaînes de montagnes, les horizons des plaines (sinon à quoi bon être en chemin ?) » / „Sich die Landschaften, Lagen, Flüsse, Bergzüge, Ebenenhorizonte einädern (wozu bin ich sonst unterwegs?)“, GU, p. 285. Dans la même période, Handke pratique d'autres écritures, une intense activité créatrice dont il entend informer son(ses) lecteur(s) : « Pour ceux que cela intéresse, c'est au cours des années d'*Hier en chemin* que j'ai écrit la pièce de théâtre *L'art de la question*, puis l'*Essai sur la fatigue*, puis le scénario du film *L'absence*, puis l'*Essai sur le juke-box* ; pour finir j'ai traduit *A Winter's Tale* de Shakespeare. P. H., 22 février 2005 (il neige, ou, retraduit de l'arabe : « Il neige sur la terre ») », HC, p. 7 / „Wen es interessiert, der soll wissen, daß ich in den Jahren von »Gestern unterwegs« das Theaterstück »Das Spiel vom Fragen« schrieb, dann den »Versuch über die Müdigkeit«, dann das Filmbuch »Die Abwesenheit«, dann den »Versuch über die Jukebox«, zuletzt übersetzte ich Shakespeares »A Winter's Tale«, P.H., 22. Februar 2005 (es schneit, oder, aus dem Arabischen rückübersetzt: »Es schneit auf die Erde«)“, GU, p. 6. Les formes brèves, abrégées d'*Hier en chemin*, qui conviennent au nommer (epos), apparaissent ainsi dans une constellation d'écrits – chacun

L'apparition d'une forme est liée à l'entrée du sens, à l'inspiration du poète, comme nous l'avons vu plus haut : « L'entrée du sens comme l'apparition d'une forme, ou l'inverse⁵² ? » L'inspiration, c'est cela qui prend forme⁵³. « La poésie vient avec simplicité : d'une écoute (d'une oreille) plus précise, plus pressante, d'un regard (d'un œil) plus juste, plein d'attente, patient, d'un art de pister, dépister, de laisser les choses se transmettre à soi⁵⁴ –. »

3. La poétique du presque-rien⁵⁵. Les formes « pauvres » de la langue

Reprenons les points relevés jusqu'ici : dans l'écriture des notes de *Hier en chemin*, il y a au commencement, dans la quiétude, l'intuition d'une présence « et » son apparition. Grâce à la langue qui touche au divin et grâce à la juste grammaire, sacrée tout autant⁵⁶, se produit (se produira) le proprement nommer de cette « apparition » à laquelle la forme écrite doit absolument convenir – c'est une nécessité⁵⁷. La création qu'est le travail d'écriture (« il » se produit) advient quand la personne du poète s'absente (le plus possible) et qu'une place s'ouvre à la figure du Tiers, le « es », le « il » de la grammaire⁵⁸. Pour rendre la forme de ces apparitions, en conserver et en renvoyer l'écho, la langue –

répondant à une exigence propre, et devant s'y ajuster ; écritures parallèles, ainsi tel écrit plus long dans le même temps que les notes des Carnets de *Hier en chemin*.

⁵² HC, p. 402 / „Das Einsetzen des Sinns als das Erscheinen einer Form, oder umgekehrt“, GU, p. 511.

⁵³ « “Inspiration” ? : “Cela prend forme” », HC, p. 403 / „»Inspiration«?: »Es gestaltet sich«, GU, p. 512.

⁵⁴ – ainsi des secousses de la terre marécageuse, du fonds marécageux sous mes pieds lorsque le tracteur est passé sur la route à l'instant, HC, p. 326 / „das Poetische kommt einfach: aus einem genaueren, inständigeren Hören (Hinhören), einem genaueren, erwartungsvollen, geduldigen Schauen (Hinschauen), aus einem Spüren, einem Auf-sich-übergehen-Lassen – etwa jetzt das Schüttern der Moorerde, des Moorgrundes unter mir, als gerade der Traktor auf der Straße vorbeifuhr“, GU, p. 414.

⁵⁵ « Le poétique : le presque rien qui enserre le monde », HC, p. 337 / „Das Poetische: das Fastnichts, das die Welt umspannt“, GU, p. 428.

⁵⁶ Cf. note 45.

⁵⁷ « Non pas la volonté, mais la nécessité de la forme (commencé avec l'*Essai sur le Juke-box*) », HC, p. 390 / „Nicht Formwille, sondern Formnotwendigkeit (mit dem »Versuch über die Jukebox begonnen«, GU, p. 496.

⁵⁸ « Le tiers, le “il” (de la grammaire) ; pense *ce il-là* (par exemple dans “Il était une fois...”) », HC, p. 16 / „Das Dritte, das »Es« (der Grammatik); denk *dieses* Es (zum Beispiel im »Es war einmal...«“, GU, p. 16.

par elle-même et dans l'offre qu'elle donne au poète⁵⁹ – dispose de merveilleuses possibilités de formes, syntaxiques, lexicales, rythmiques (jeux d'espaces, d'attaque, de précision, de reprise).

Éclairons trois exemples de cette forme ascétique et de ses moyens pauvres au service de la forme de la plénitude de l'apparition et de celle du sens. Nous retenons le « il » de l'impersonnel, les deux points pour (seule) forme de complétude prédicative, et enfin le « et » de liaison et de répétition.

3.1. La plénitude de l'être-là et l'intuition

La plénitude de la forme apparaît quand le poète, l'Ange du jour, fait corps avec l'espace où elle (lui) apparaît ; la forme de l'apparition *est* celle de l'être-là du poète, l'une converge avec l'autre, ce qui se produit par exemple dans cette note : « Plénitude de l'être-là ? Côtes de l'être-là, bras de l'être-là (affûte tes yeux au granit gris de la Galice, au gris étincelant de mica de la Galice⁶⁰). L'écriture doit avoir le même éclat que le mica de la Galice – « Écrire : Ne va pas sans l'éclat » – et répondre toujours présente à chaque fois qu'il y a (à nouveau) plénitude :

Quand tu vois et observes les moineaux qui sautillent d'une tuile à l'autre et éprouves ce faisant : "Voilà ! C'est bien ça, encore et encore !" alors, ami, tu es dans le vrai, alors tu es bien là⁶¹.

Chez le poète, il y a toujours au commencement l'intuition d'une présence : « Les poètes chez H. : "ils semblent être seuls, mais ils pressentent toujours" (2 janv. 1988, Athènes⁶²). » L'intuition, ce quelque

⁵⁹ « Langue, mon âme, ou [dit] autrement : (é)motrice, mon articulatrice », HC, p. 392 / „Sprache, meine Seele, oder anders: meine Bewegerin, meine Gliederin“, GU, p. 499. « La liberté de la forme : ce n'est qu'à l'intérieur de la forme (des formes) que je peux être libre ; la danse de la liberté, épisodique, "au fil de la forme" », HC, p. 383 / „Die Freiheit der Form: nur innerhalb der Form(en) kann ich frei werden; der Tanz der Freiheit, episodisch, »im Lauf der Form«“, GU, p. 487.

⁶⁰ HC, p. 122 / „Fülle des Daseins? Rippen des Daseins, Delta-Arme des Da-Seins (schärf deine Augen am grauen Graniziens, am glimmerglitzernden Grau Galiziens)“, GU, p. 151.

⁶¹ HC, p. 24 / „Schreiben: Es geht nicht ohne den Glanz“, GU, p. 26 ; HC, p. 287-288 / „Wenn du siehst und mitansiehst, wie die Spatzen von Dachziegel zu Dachziegel hüpfen, mit dem Gefühl dabei: »Das ist es! Das ist es, wieder und wieder!«, dann, Freund, bist du richtig, dann bist du da“, GU p. 364.

⁶² HC, p. 56 / „Die Dichter bei H.[ölderlin]: »Sie scheinen allein zu sein, doch ahnen sie immer« (2. Jan. 1988, Athen)“, GU, p. 67.

chose qui l'appelle et qu'il note parce que ce quelque chose demande à être conservé, et transmis : *es schreibt*, il, cela s'écrit. C'est l'intuition que quelque chose d'universel (« il ») se révèle ici et maintenant, celle qui d'un coup met en présence d'une forme révélée, mystérieuse aussi, peut-être aussi de l'inassignable acmé⁶³. C'est l'intuition aventureuse et soudaine qui porte l'écriture, chez Handke.

3.2. La personne d'univers : le « il » impersonnel et le « es » handkien

Dans la langue de Handke, le « es » – le « il » de la « personne d'univers⁶⁴ » –, le « es » impersonnel du *es gibt* (« il y a »), est bien la personne du monde extérieur, du tout qui installe de la place pour que s'exprime im-médiatement, sans intermédiaire, le phénomène qui a lieu : la tournure impersonnelle est « l'expression adéquate [...] de l'acte de penser qui se produit dans l'intellect quand il y a perception » de ces phénomènes⁶⁵.

Cette troisième personne, analysée autant par les philosophes que par les grammairiens, Handke la fait sienne pour fonder les empires aériens de l'écriture⁶⁶. Cette forme (« es » / « il ») rythme l'écriture des « événements-apparitions », s'incarne à chaque fois dans la note (« il s'écrit » / »es schreibt sich«), comme le temps schellingien s'incarne chaque fois, toujours et à jamais, dans le présent⁶⁷. Cette structure

⁶³ V. JANKELEVITCH, *Le Je-ne-sais-quoi ou le presque-rien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957, p. 127.

⁶⁴ G. MOIGNET, « Personne humaine et personne d'univers : contributions à l'étude du verbe unipersonnel », *Mélanges Albert Henri*, Paris, Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg, 1970.

⁶⁵ Que ce soit en allemand ou en français : »es blitzt«, »es rauscht« / « il fait / il y a des éclairs », « il y a / il se produit un-des bruissement(s) ». Cf. F. DAVIET-TAYLOR, « À propos de la construction impersonnelle en allemand et de son parfait », E. Faucher, F. Hartweg et J. Janitza (dir.), *Sens et Être : Mélanges en l'honneur de Jean-Marie Zemb*. Nancy : Presses de l'Université de Nancy, 1989, p. 52.

⁶⁶ « Philosophes : bâtissent le dire ; poètes : fondent les sols (ou les empires) aériens de l'écriture », HC, p. 48 / „Philosophen: bauen das Sagen; Dichter: errichten die Lufterdreiche des Schreibens (oder Luftweltreiche)“, GU, p. 57. Cf. E. Levinas en particulier, ainsi que J.-M. Zemb, grammairien, linguiste et philosophe.

⁶⁷ Le temps n'existe que dans la mesure où il s'actualise, où il « s'in-forme » (»sich ein-bildet«). Schelling note encore : « la véritable vitalité du temps ne peut [...] apparaître que dans le présent », F. W. J. SCHELLING, *Œuvres Métaphysiques*, p. 110, aphorisme CCXIX, voir F. DAVIET-TAYLOR, « L'incarnation du temps dans la chose et le verbe : F. W. J. Schelling et Gustave Guillaume », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 15, fascicule II, 1993, p. 125-136.

impersonnelle, tierce (sans l'intrusion du « je ») exprime la concordance entre l'advenue soudaine du phénomène, ce quelque chose de « vrai », et sa perception et sa capture par la forme. L'expression poétique, un pur nommer (cf. note 33), recueille la fulgurance de la forme (de l'événement). Au phénomène du monde, à l'apparition extralinguistique, la forme offre son extrême force d'« attaque » et sa légèreté (sa pureté) linguistique.

3.3. Une forme de ponctuation au service de la prédication : les deux points et leur force

Une autre technique de l'attaque handkienne (au sens musical d'attaque instrumentale de l'interprète) est l'usage des deux points. Ils permettent d'escamoter, d'éviter (comme le fait le « et » d'ouverture) les inutiles détours de la pensée encore à l'état d'ébauche, de trancher tout le « gras » syntaxique qui l'enrobe⁶⁸. Quand la langue est juste, exacte, la pensée l'est aussi : « La langue est le métronome de la pensée », écrit dans ses *Fragments*⁶⁹ Novalis, autre modèle pour Handke. Pour le penseur-poète, les deux points servent à annoncer et proposer « abruptement » le *résultat* (terme des *Fragments* également) du travail d'écriture : à tel mot convient tel verbe, à tel sujet, tel prédicat. Handke – qui s'est donné comme modèle d'écriture l'« incomparable netteté » des Évangiles et doit se garder d'être trop long⁷⁰ – reconnaît ses droits à cette forme « nette », pauvre, de « complétude » prédicative.

Ainsi par exemple, tout est dit quand le verbe vient s'accorder, donner son accord au nom : « Verbe pour la fatigue : donne le coup d'œil ». Voici quelques autres exemples de cette conformité entre le

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel_07508069_1993_num_15_2_2379.pdf.

⁶⁸ « “Et” : l’effaceur de pensées chute d’eau et l’effaceur de pensée guimbarde (28 févr. [1988]) », HC, p. 86 / „Und«: der Gedankenauslöcher Wasserfall und der Gedankenauslöcher Maultrommel (28. Febr. 1988)“, GU, p. 105.

⁶⁹ »Die Sprache ist ein Gedankometer«, Novalis, *Fragmente*, V, Der philosophische Poet (<http://gutenberg.spiegel.de/buch/fragmente-6618/5>). Cet adage en forme d'hommage se trouve sur la page de garde des *Structures logiques de la proposition allemande*, de J.-M. ZEMB, Paris, O.C.D.L., 1968.

⁷⁰ Les conditions, les lois, les secrets manifestes de l'existence terrestre, c'est bien dans les Évangiles que je les lis avec le plus de netteté – une netteté incomparable, HC, p. 406 / „Am klarsten – unvergleichlich klar – lese ich die Bedingungen, Gesetzmäßigkeiten, offenbaren Geheimnisse des Erdendaseins aus den Evangelien“, GU, p. 516 ; « La plupart des prières sont trop longues ? », HC, p. 314 / „Die meisten Gebete sind zu lang?“, GU, p. 398.

verbe et le nom-support qui l'accueille : « Verbe pour la quiétude : “comble” » ; « Verbe pour le souci : “défigure” » ou encore « Verbe pour le souci : “dévaste” ». À la sérénité convient la forme verbale « attaque » – « Verbe pour la sérénité : “attaque” (elle a quelque chose d'un instrument silencieux) » – ou encore « retentit⁷¹ ». Handke est à la recherche du mot juste, c'est bien là ce qu'il a « en propre », en effet⁷². À la figure solaire du livre, Handke va attribuer ces deux accords : « Verbe pour le soleil : il “aide” (“maintenant”) » ; « Le soleil : me permet de mieux m'y retrouver (verbe pour le soleil : “m'aide à m'y retrouver”⁷³). » La présence du prosateur-poète s'est glissée (grâce aux deux pronoms personnels) dans cette dernière note.

Dans tous ces exemples, la forme verbale (toujours) finie – c'est-à-dire actualisée, qu'elle soit seule ou que le morphème de personne soit accompagné du pronom personnel) offre au nom sa vitalité actualisante, celle qui sied le mieux à l'instantané formel que le poète veut « maintenant » transcrire : au « Penseur de l'instantané⁷⁴ » qu'est Handke, cette forme qui laisse cette trace vivante convient.

Car la prédication pourrait être réalisée, sans ellipse, par la seule présence du verbe « est », sans aucun « arrêt » donc, si ne survenaient deux points, comme ici pour donner au prédicat le temps et la place de s'installer : « Quiétude est : inclusion » ; ou encore « Mon contradicteur : (il est) mon ange gardien⁷⁵ ». Là où il n'y aurait que proposition (logos), l'écriture de Handke propose la forme d'un nommer. Les deux points ouvrent, avec une ferme énergie, tout l'espace qui sied au mot, pour

⁷¹ Le terme « conformité » est pris au sens d'état, de qualité de deux ou plusieurs choses qui sont en parfait accord entre elles. La conformité de(s) goûts), cf. *tlfi* (<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=4111127085;r=1;nat=;sol=0>). HC, p. 298 / „Verb für die Müdigkeit: gibt das Augenmaß“, GU, p. 378 ; HC, p. 48 / „Verb für die Ruhe: »füllt aus«“, GU, p. 58 ; HC p. 53 / „Verb für die Sorge: »verunstaltet«“, GU, p. 64 ; HC, p. 87 / „Verb zur Sorge: »verheert«“, GU, p. 107 ; HC, p. 24 / Verb für die Gelassenheit: »setzt ein« (hat etwas von stiller Musik)“, GU, p. 26 ; HC, p. 423 / „Verb (anderes) für die Ruhe: sie »erklingt«“, GU, p. 538.

⁷² Un type de pensée qu'il a « en propre » : être sur la trace du mot juste, HC, p. 422 / „Folgende Art Denken war ihm »zu eigen«: auf der Spur des richtigen Wortes zu sein“, GU, p. 537.

⁷³ HC, p. 26 / „Verb für die Sonne: sie »hilft« (»jetzt«)“, GU, p. 28 ; HC, p. 263 / „Die Sonne: ermöglicht mir ein besseres Zurechtfinden (Verb f. d. Sonne: »läßt mich zurechtfinden«)“, GU, p. 331.

⁷⁴ « “Penseur de l'instantané” : je ne suis que cela », HC, p. 24 / „»Der Augenblickdenker«: nur das bin ich“, GU, p. 26.

⁷⁵ HC, p. 346 / „Ruhe ist: Einbezug“, GU, p. 44 ; HC, p. 98 / „Mein Widersprecher, (er ist) mein Schutzengel“, GU, p. 121.

l'annoncer et l'honorer.

3.4. Le « je » dans « Le livre »

« Est-ce à toi-même que tu racontes ou à d'autres ? – Je raconte au livre⁷⁶. » Cette confession, Handke la fait au livre. Au livre il confie ce qu'il voit : « Regarde, la joie ! », dit le poète qui cherche aussitôt non pas ce qu'« est » la joie (mot impossible à définir, comme l'est la vie pour Aristote), mais comment elle se manifeste à lui, maintenant : « elle se lève ». « “Regarde, la joie !” (Verbe pour la joie : “se lève”). » Et le poète va décrire dans le maintenant qui « la contoure » (cf. note 30) la présence dans le monde physique de cette joie qu'il regarde, un tiret suivi du mot magique « et » installant l'espace et le temps pour ce faire, en mesure :

– Et qu'est-ce que je “regarde” ainsi, en chemin, à pied, vers Epidaure ? Sous deux pins qui se dressent là tels deux pendants, deux autres pendants, deux ânes noirs, l'un juste en face de l'autre, et (*et*) un enfant chargé de sacs en plastique, et le miroitement du soleil⁷⁷.

L'écriture du nommer du « mot » qui est à révéler comme une icône est d'une précision exacerbée, d'une justesse poussée à l'extrême, paroxystique. Ainsi cette note pour le mot « neige » : « “Neige est un mot. Ils ne sont pas si nombreux, les mots ...” (Ilse Eichinger). Et maintenant vivons la neige au Japon⁷⁸ ! » Et voici l'adjectif qui conviendra aux flocons : « Adjectif pour les flocons de neige : sûrs⁷⁹. »

Il ne s'agit pas, à l'aide de ces mots, de « définir » l'apparition – c'est impossible – mais de faire des détours pour parvenir à l'approcher au mieux. C'est la méthode indirecte éprouvée par Aristote pour

⁷⁶ HC, p. 411 / „»Erzählst du dir selber oder anderen?« – »Ich erzähle dem Buch«, GU, p. 523.

⁷⁷ HC, p. 50 / „»Schau, die Freude!« (Verb für die Freude: »geht auf«) – Und was »schaue« ich so, auf dem Weg, zu Fuß, nach Epidauros? Unter zwei Kiefern, die dastehen als zwei Pendants, zwei andere Pendants, zwei schwarze Esel, einander genau gegenüber, und (*und*) dazu ein mit Plastiktaschen beladenes Kind, und den Abglanz der Sonne«, GU, p. 60.

⁷⁸ HC, p. 77 / „»Schnee ist ein Wort. Es gibt nicht viele Wörter ...« (Ilse Aichinger). Und jetzt auf zum Schneien in Japan!«, GU, p. 95.

⁷⁹ HC, p. 106 / „Adjektiv für die Schneeflocken: »verlässlich« (4th Avenue, Anchorage, und dazu »Owner Of The Lonely Heart«)«, GU, p. 130.

l'approche du *vivens*⁸⁰. C'est l'approche de Handke du vrai par touches indirectes, usant de ce qui lui convient. Au lieu de « définir », le poète questionne (intérieurement) et écrit (extérieurement) dans la note, dans la page, le « résultat » trouvé.

Un autre « tour » pour être au plus près du juste mot ou de sa netteté, est la répétition, soit que le mot soit repris pour lui-même (entre parenthèses, en italiques, ou dans une autre langue), ce qui lui redonne ainsi toute sa place (encore une fois, sous une autre forme) ; soit qu'une reprise vienne le réajuster : « au lieu de, dis plutôt ». Ainsi : « Au lieu de "paix" ou "paisibilité" dis parfois "concorde" ; « Au lieu de "perfection" [...], dis plutôt : "complétude" – complétude, reste avec moi jusqu'à la fin⁸¹. » Ainsi encore : « Au lieu de "j'ai entendu", écris : "S'est fait entendre" ; au lieu de "j'ai vu", écris : "S'est fait voir", "s'est montré" (Cordoue, 6 mars⁸²). » Voici un extrait d'une note qui offre un florilège de ces possibilités :

À Dodone, [...] : sur le petit chêne trapu, maintenant (*maintenant*), les feuilles bruissent, et (« et ») le feuillage doré du chêne oraculaire, vieux de plus de deux mille trois cents ans, avec ses glands dorés, bruit maintenant avec (*avec*), paillettes d'or, cliquetis métallique. Les gens qui faisaient le pèlerinage jusqu'ici autrefois, pour l'oracle, étaient tous dans l'urgence de la question. Et moi ? Suis-je dans l'urgence de la question ? Ai-je seulement une question ? Intéressé par les *χορησμοί* les oracles, est-ce surtout la question qui me *préoccupe*, plus que la sentence qui y répond ? Et : Existe-t-il un oracle sous la forme d'une question⁸³ ?

4. La juste forme donne accès aux mystères du monde et à l'atemporel

⁸⁰ Cf. F. DAVIET-TAYLOR, « De l'animalité et de l'humanité... », *art. cit.*, 2014.

⁸¹ HC, p. 299 / „Sag statt »Frieden« oder »Friedlichkeit« einmal: »einvernehmen«, GU, p. 379 ; HC, p. 322 / „Statt »Vollkommenheit« [...] sag eher: »Vollständigkeit« –Vollständigkeit, bleib bei mir bis an mein Ende“, GU, p. 409.

⁸² HC, p. 281 / „Statt »ich hörte« setze: »Ließ sich hören«; statt »ich sah« setze: »Ließ sich sehen«, »Zeigte sich« (Córdoba, 6. März)“, GU, p. 355.

⁸³ HC, p. 37 / „In Dodona, [...]: am kleinwüchsigen Eichbaum raschelt jetzt (jetzt) das Laub, und (»und«) das vergoldete Orakel-Eichenlaub, mehr als zweitausenddreihundert Jahre alt, mit den vergoldeten Eicheln, rauscht jetzt mit (*mit*), goldplättchenhaft, metallisch-klickend. Die Leute, die damals zu dem Baumorakel hier pilgerten, waren alle in Fragenot. Und ich? Bin ich in Fragenot? Habe ich überhaupt eine Frage? An den *χορησμοί*, den Orakeln, interessiert, *beschäftigt* mich mehr die Frage als der Antwort-Spruch? Und: Gibt es einen Orakelspruch in Form einer Frage?“, GU, p. 44.

Percevoir la (juste) forme, c'est toucher ici et maintenant au mystère du monde : « Perception d'une forme primitive – éternelle : efflorescence du cœur (avant-hier dans les bains turcs d'Ohrid, envahis par la végétation, toits nombreux⁸⁴) » ; d'une forme qui se reproduit dans le temps. La figure de la répétition appartient naturellement à la forme qui se reproduit, toujours la même : « La répétition ; ce qui se (et me) répète », la répétition, c'est le secret de la vie. » Et Handke poursuit, nous donnant la forme de cette répétition :

La répétition ; ce qui se (et me) répète ; – c'est ainsi qu'à l'instant le nagelfluh, au bord de la rivière Ribnica, voici une bonne semaine à Titograd [l'actuel Belgrade], m'a traversé l'esprit *et* aussi le nagelfluh, les poudingues du Mönchsberg, à Salzbourg (« et ») ; la répétition spatiale aussi bien que temporelle⁸⁵.

Que créent les répétitions ? Les répétitions ouvrent l'espace fécond pour l'âme. « Elles vous redressent, [afin, de sorte] qu'il y ait de la place (de l'espace) pour l'âme (désormais) (en chemin vers la fontaine Sainte-Marie, forêt de Meudon⁸⁶). » Elles transmettent aussi des savoirs : « Je n'apprends jamais aussi bien que les variantes du toujours semblable⁸⁷. » Elles prennent toujours forme grâce au mot « et ».

4.1. La répétition : l'apparition du même, l'intuition générale du même

Dans ce passage consacré à la « répétition » chez Handke, assise sur le sentiment de percevoir, derrière la multiplicité de tous les événements, un « événement qui est le même », l'événement comme une « répétition » du même, les notions husserliennes d'« intuition générale »

⁸⁴ HC, p. 28 / „Wahrnehmung einer ural-ewigen Form: das Herz erblüht (vorgestern das überwachsene, vieldachige türkische Bad von Ohrid)“, GU, p. 32.

⁸⁵ HC, p. 39 / „Geheimnis des Lebens: die Wiederholung; das, was sich (und mich) wiederholt; – so kam mir gerade der Nagelfluh am Fluß Ribnica vor einer guten Woche in Titograd in den Sinn *und* der Nagelfluh, der Konglomeratfels des Mönchsbergs in S. (»und«); die Wiederholung im Räumlichen wie im Zeitlichen“, GU, p. 45. Le nom « Nagelfluh » est un terme qui en géologie est un conglomérat ou roche sédimentaire détritique ; les poudingues sont des conglomérats composés de galets aux formes arrondies.

⁸⁶ HC, p. 62 / „Was schaffen die Wiederholungen? Das Sichaufrechterhalten, damit Platz (Raum) für die Seele ist (wird) (auf dem Weg zur Fontaine Sainte-Marie, Wald von Meudon)“, GU, p. 74.

⁸⁷ HC, p. 40 / „Am meisten lerne ich durch die Varianten des Immergleichen“, GU, p. 47.

ou d'« intuition eidétique » apportent toute leur clarté ; elles éclairent en effet le fondement « rationnel » de ce sentiment et de cette perception : « Il y a bel et bien des “intuitions générales” ou “intuitions eidétiques” qui permettent de voir, en face de la multiplicité des moments singuliers d'une seule et même espèce, “cette espèce elle-même comme étant une et la même⁸⁸”. »

Considérons la manifestation de cette répétition chez Handke, sa forme.

4.2. La répétition grâce aux liaisons du « et »

Nous nous rappelons que l'apparition – et l'écriture – ont besoin de la quiétude et que l'enthousiasme premier du poète doit avoir été dépassé pour que le monde, une forme, lui apparaisse et parle à travers sa plume, sous les doigts du poète. Voici à présent un exemple d'écriture où « Et » ouvre la note, à lui tout entière consacrée. « “Et” : Le calme se fait en moi, et me revoilà assis avec ma mère sur un banc près d'un calvaire dans un paysage vaste et clair et doux et ensoleillé du sud de la Carinthie⁸⁹. » L'écriture du « et » enregistre que la forme du particulier perçue ou ressentie dans l'ici et maintenant est une incarnation d'une forme d'espèce, archétypale, une intuition eidétique (voir ci-dessus) qui permet qu'il soit possible de relier cette forme particulière à d'autres manifestations semblables. La sensation de sérénité éprouvée ici et maintenant est de la même espèce, du même ordre, que celle éprouvée aux côtés de sa mère. La liaison par « et » s'établit au-delà des temps, dépasse les particuliers d'espace et de temps. Elle permet l'accès au divin ; et c'est la volonté inébranlable du poète : le poétique, « percée vers le divin⁹⁰ ».

⁸⁸ Cf. E. HUSSERL, *Recherches Logiques* VI, Paris, PUF, 1974, § 52, p 196, cité dans J. GREISCH, *Ontologie et temporalité. Esquisse d'une interprétation intégrale de Sein und Zeit*, Paris, PUF, 1994, 57, note 4. Nous convoquons ces notions dans « La sandale d'Aristote », in F. DAVIET-TAYLOR (dir.), *L'Événement : formes et figures*, Presses Universitaires d'Angers, 2006, p. 7-11.

⁸⁹ HC, p. 103 / „»Und«: Ruhe zieht ein in mich, und ich sitze wieder mit der Mutter auf einer Bank an einem Bildstock in einer weiten klaren milden Landschaft Südkärntens unter der Sonne“, GU, p. 127. La figure de la mère (la sienne propre) et de la Mère pour les Catholiques, Marie, est centrale pour Handke, liée à la clarté, aux souvenirs d'enfance : « Viens, assieds-toi, regardons les images », disait la mère à l'enfant, HC, p. 138 / »Komm, setz dich, die Bilder anschauen«, sagte die Mutter zum Kind“, GU, p. 172.

⁹⁰ HC, p. 127 / »Schneise zum Göttlichen«, GU, p. 157.

5. Conclusion : un hymne à la forme

Hier en chemin est un hymne à la forme, la forme qui est l'art et vient à son aide, l'assiste : « Ton (le) vide originel, mon ami, tu ne pourras le sauvegarder qu'à l'aide de l'art – c'est-à-dire ? – à l'aide de ton acheminement, de ton engagement vers quoi ? – [vers] les formes qui te transpercent⁹¹. » Les formes, la forme, « le mode le plus beau, le plus simple, le plus libre d'INCARNATION : “la forme – la forme comme incarnation essentielle » ; la forme, c'est la répétition dans l'attente de laquelle le poète se tient : « Comment vas-tu ? – Je suis dans l'attente. – L'attente de quoi ? De la répétition⁹². »

Comme Spinoza, Handke s'est inventé et fabriqué « une langue de lumière » pour saisir l'éternité, et si le nom du philosophe apparaît (souvent) dans *Hier en chemin*, c'est qu'il est pour Handke une figure tutélaire – la lumière, la clarté de la langue leur étant nécessaire et commune à tous deux. « *L'éthique* est absolument inséparable des instants intuitifs qui nous ouvrent la vue, flashes rendus possibles par les lignes, les coupes de la géométrie⁹³. » Il partage avec Spinoza le désir de se fabriquer une langue, une méthode, pour approcher, aborder l'éternité ; et il la trouve dans la fulgurance de la forme de sa note, dans cette langue de lumière qui répond à la nécessité « d'aller très vite, de saisir en un seul moment des raisons que notre entendement déploie trop souvent dans le temps⁹⁴ », une langue au seul service du proprement nommer de la forme, avec son efficacité maximale (sa fulgurance), le poète s'y tenant en retrait : « Dorénavant plus que l'air et le soleil entre mes doigts qui écrivent, jusqu'à la fin de l'Essai⁹⁵. »

Et si, quand la réalité submergeait toute possibilité d'écriture, celle-

⁹¹ HC, 130 / „»Deine (die) ursprüngliche Leere, mein Freund, kannst du dir nur erhalten mithilfe der Kunst« – [...] – mithilfe deines Dichhinbegebens und Dicheinlassens auf was? – auf die dich durchdringenden Formen“, GU, p. 161.

⁹² HC, p. 138 / „Die schönste, die leichteste, die freieste Weise der VERKÖRPERUNG: die Form – die Form als das essenzhafte Verkörpern“, GU, p. 172 ; HC, p. 314 / „»Wie geht es dir?« – »Ich befinde mich im Wartestand.« – »Worauf wartest-du?« – »Auf die Wiederholung.«“, GU, p. 399.

⁹³ J.-C. Martin, *Bréviaire de l'éternité. Vermeer et Spinoza*. Variations XIII, Paris, Éditions Léo SCHEER, 2011, p. 10.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ HC, p. 296 / „...; ab jetzt Luft und Sonne zwischen die Schreibfinger, bis ans Ende des Versuchs“, GU, p. 375.

ci aurait-elle dû céder la place au silence ? : « L'écriture n'aurait-elle plus lieu que dans la poésie ? Et peut-être bientôt plus que dans le silence⁹⁶ ? » Une note réconfortante et revigorante nous répond : « “Il laissa le silence effacer le bourdonnement dans sa tête” (ainsi *La Perte de l'image*) ; et : “La pluie tombait du pin des montagnes, épaisse comme des gouttes de poix” (articuler les phrases ainsi, les laisser s'articuler). “Dans le silence il reprit silence⁹⁷”. »

Françoise DAVIET-TAYLOR

CIRPALL, EA 7457,

Université d'Angers, SFR

Confluences

5bis bd Lavoisier, 49045 ANGERS FRANCE

⁹⁶ HC, p. 315 / „Nur noch im Gedicht findet das Primärschreiben statt? Und bald vielleicht nur noch im Schweigen?“, GU, p. 400.

⁹⁷ HC, p. 338 / „»Er ließ sich von der Stille die Wespen aus dem Kopf räuchern« (so “Der Bildverlust»); und: »Der Regen fiel aus der Bergkiefer, groß wie Pechtropfen« (so die Sätze fügen – sich fügen lassen). »In der Stille faßte er Stille«...“, GU, p. 429.